

neveu ; mais songez que mon père ne vous connaît pas, que vous vous montrez fort peu par la ville, et par conséquent il vous sera facile de feindre que vous arrivez de quelque voyage. Cette démarche vous coutera sans doute, il faudra quitter votre fauteuil et prendre un peu de peine ; mais vous serez deux heureux, Madame, et, si vous avez jamais connu l'amour, j'espère que vous ne me refuserez pas.

La bonne dame, pendant ce discours, avait été tour à tour surprise, inquiète, attendrie et charmée. Le dernier mot la persuada.

—Oui, mon enfant, répéta-t-elle plusieurs fois, je sais ce que c'est, je sais ce que c'est !

En parlant ainsi, elle fit un effort pour se lever ; ses jambes affaiblies la soutenaient à peine ; Julie s'avança rapidement, et lui tendit la main pour l'aider ; par un mouvement presque involontaire, elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre. Le traité fut aussitôt conclu ; un cordial baiser le scella d'avance, et toutes les confidences nécessaires s'ensuivirent sans peine.

Toutes les explications étant faites, la bonne dame tira de son armoire une vénérable robe de taffetas qui avait été sa robe de noce. Ce meuble antique n'avait pas moins de cinquante ans ;

mais pas une tache pas un grain de poussière ne l'avait défloré ; Julie en fut dans l'admiration. On envoya chercher un carrosse de louage, le plus beau qui fût dans toute la ville. La bonne dame prépara le discours qu'elle devait tenir à M. Godeau ; Julie lui apprit de quelle façon il fallait toucher le cœur de son père, et n'hésita pas à avouer que la vanité était son côté vulnérable.

—Si vous pouviez imaginer, dit-elle, un moyen de flatter ce penchant, nous aurions partie gagnée,

La bonne dame réfléchit profondément, acheva sa toilette sans mot dire, serra la main de sa future nièce, et monta en voiture. Elle arriva bientôt à l'hôtel Godeau ; là, elle se redressa si bien, en entrant, qu'elle semblait rajeunie de dix ans. Elle traversa majestueusement le salon où était tombé le bouquet de Julie, et quand la porte du boudoir s'ouvrit, elle dit d'une voix ferme au laquais qui la précédait :

—Annoncez la baronne douairière de Croisilles.

Ce mot décida du bonheur des deux amans ; M. Godeau en fut ébloui. Bien que les cinq cent mille francs lui semblassent peu de chose, il consentit à tout pour faire de sa fille une baronne, et elle le fut ; qui eût osé lui en contester le titre ? A mon avis, elle l'avait bien gagné.

ALFRED DE MUSSET.

POÉSIE.

A CORINNE.



H ! Combien notre amour est une douce chose,
C'est un rayon du ciel, c'est un parfum de rose,
Une incessante joie, c'est l'encens du saint lieu ;
D'une mère à son fils c'est la tendre parole,
Des célestes élus c'est la vaste auréole,
Reflet de la face de Dieu.

Notre amour, c'est pour moi ainsi qu'un vert rivage,
Ainsi qu'un doux zéphir, ainsi qu'un frais bocage,
Dans le milieu du jour aux chaleurs de l'été ;
C'est un sourire d'enfant, une molle caresse,
Un chaste et pur baiser, une céleste ivresse,
Une divine volupté.

Ton âme par la mienne est toujours devinée,
Vers la tienne mon âme est sans cesse tournée,
Ainsi que vers le nord se dirige l'aimant ;

S'aimer tous deux ainsi est une joie immense,
Qui ne finit jamais et toujours recommence ?
Du ciel c'est un pressentiment.

Dans un accord parfait deux voix qui sont unies,
Ne forment qu'un seul chant et ne sont qu'harmonies ;
Nos deux âmes ainsi s'accordent sans retour,
Confondent tous leurs feux en une seule flamme,
Ne sont plus à jamais qu'une seule et même âme
Ainsi qu'un seul et même amour.

Mais l'amour ici bas avec le temps s'altère,
Eh bien ? quand nous aurons épuisé sur la terre
Tout ce que cet amour a de félicité,
Nos âmes resserrant le nœud qui les rassemble
Prendront un même essor et voleront ensemble
Vers les cieux et l'éternité.